

*Passions*

HARLEQUIN

**CHRISTINE RIMMER**

Un chalet  
pour deux

**JESSICA LEMMON**

Une carte à abattre



CHRISTINE RIMMER

# Un chalet pour deux

*Traduction française de*  
JULIA LOPEZ-ORTEGA

*Passions*

---

 HARLEQUIN

*Collection* : PASSIONS

*Titre original* :

SAME TIME, NEXT CHRISTMAS

© 2018, Christine Rimmer.

© 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© SHUTTERSTOCK/SOLOMINVIKTOR/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2804-1650-4 — ISSN 1950-2761

*Le 23 décembre, quatre ans plus tôt...*

Malgré la pluie battante qui lui permettait à peine de distinguer la piste sinueuse, Matthias Bravo distingua la lueur à travers les arbres.

Sa jeep tangua en passant sur un trou dans le chemin et l'espace de quelques secondes, juste avant que les arbres lui bouchent la vue, Matt entrevit son chalet un peu plus haut. C'était bien de ses deux fenêtres que provenait la lumière.

Quelqu'un était entré dans son refuge par effraction.

Dans un souffle, il jura avant de se rabattre rapidement sur l'étroite bande de bas-côté et de couper le contact et les phares.

La pluie redoublait encore, frappant le toit de sa voiture comme un tambour, au point qu'il avait l'impression de ne plus s'entendre penser. Par le pare-brise, les arbres aux troncs couverts de mousse se distinguaient à peine derrière le rideau que formait la pluie battante.

Il aurait peut-être dû rester chez lui, à Valentine Bay, pour Noël.

D'autant que sa blessure à la jambe le lançait de plus en plus violemment et qu'il craignait d'être en train de couvrir la grippe qui faisait des ravages dernièrement. Il avait une migraine terrible et avait dû couper le chauffage de sa voiture tellement il avait chaud et se sentait en nage.

— Allez, réveille-toi ! dit-il en se tapant sur la joue pour se rappeler que malgré la pluie torrentielle, sa jambe entaillée, une migraine et un début de fièvre, il avait déjà survécu à pire.

Pour commencer, il allait expliquer deux ou trois choses au type qui s'était introduit dans son chalet, et le mettre dehors manu militari.

Matt rangeait son fusil dans un étui sécurisé dissimulé à l'arrière de sa jeep, mais pour cela, il devait accéder au coffre.

— Allez, quand il faut y aller...

Oui, il se parlait à lui-même. Il se rappela que ce n'était jamais très bon signe, dans son cas. N'était-ce pas une nouvelle manifestation de son état de stress post-traumatique ? Depuis un an, il n'en avait plus vraiment ressenti les effets, pourtant.

Non, ce n'était pas ça.

La culpabilité qui le rongait alors n'était plus aussi vivace, il n'avait pas été tenté de boire de l'alcool en excès depuis un long moment, n'avait pas de troubles du sommeil, et ne se sentait pas spécialement dépressif ou anxieux, dernièrement.

Quelqu'un était entré chez lui et il devait gérer la situation, même si l'idée d'une confrontation, tout comme le fait de prendre son arme, le stressait.

Il enfila sa parka, mit la capuche et ouvrit la portière pour sortir, étouffant un gémissement de douleur en posant sa jambe blessée au sol.

Heureusement, l'opération ne prit que quelques instants et il se retrouva rapidement à l'abri dans l'habitacle de sa jeep, toujours en nage et ruisselant en prime, mais avec son fusil dans une main et une boîte de cartouches dans l'autre.

Deux minutes plus tard, son fusil chargé, prêt à passer à l'action, il sortit en boitant sous le rideau de pluie et remonta vers le chalet en s'abritant derrière les arbres.

Il détailla les alentours à la recherche d'une voiture, ou d'une présence humaine, mais ne nota rien d'inhabituel.

Une fois la reconnaissance opérée, il s'approcha du chalet par le côté, montant les quelques marches à quatre pattes. Sa jambe le lançait horriblement à chaque mouvement qu'il faisait. Il saignait de nouveau au travers du bandage de fortune qu'il avait placé sur la plaie.

Mais pour le moment, il devait oublier sa blessure, l'urgence consistait à s'occuper de son intrus et pour cela il devait faire fi de la douleur.

Alors qu'il posait le pied sous le porche, enfin abrité de la pluie, il repoussa sa capuche trempée et avança précautionneusement vers la fenêtre. Silencieusement, il se hissa sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Une belle jeune femme brune, pas plus de vingt-cinq ans, à première vue, se réchauffait devant la cheminée. Elle ne portait rien d'autre que ses sous-vêtements, le reste de sa tenue était étalé sur le sol autour d'elle, sans doute afin de la faire sécher.

Était-elle seule ? Il ne distinguait personne d'autre. Le chalet était composé d'une pièce principale, avec une salle de bains attenante et une chambre en mezzanine. Depuis la fenêtre, il entrevoyait la salle de bains à la porte grande ouverte. Il n'y avait personne. Juste cette ravissante brune à demi-nue.

Elle semblait plutôt inoffensive.

Il préférait cependant s'assurer qu'il avait totalement évalué les risques avant de passer à l'action.

S'il était un peu paranoïaque ?

Oui, sans doute !

Mais mieux valait prévenir que guérir, il ne le savait que trop.

Il se glissa vers l'autre fenêtre sur la façade avant. Il ne distinguait pas grand-chose de plus de cet angle. La jeune femme avait allongé les jambes et semblait se

détendre devant le feu. Elle glissa les doigts dans ses épais cheveux bruns, qu'elle secoua comme pour les faire sécher.

Il remit sa capuche et descendit sous le déluge pour faire le tour du chalet avant de revenir jeter un coup d'œil aux fenêtres de devant.

Rien de plus que ce qu'il avait déjà vu.

Le temps qu'il revienne à l'avant du chalet, il avait acquis la quasi-certitude qu'elle était seule, même s'il ne pouvait totalement écarter l'hypothèse que quelqu'un se trouve dans la chambre.

Il fallait donc rester prudent. Elle pouvait être dangereuse, et quoi qu'il en soit elle était entrée par effraction chez lui, s'était servie dans sa réserve de bûches pour allumer le feu. Ces choses-là ne se faisaient pas.

Il devait la chasser, en espérant que personne d'autre n'était prêt à intervenir.

Matt s'arrêta derrière la porte et tourna très lentement le bouton. La poignée était bloquée. Il sortit donc la clé et la glissa en silence dans la serrure. Une fois la poignée tournée au maximum, il replaça la clé dans sa poche. Aussitôt, il ouvrit la porte en la poussant fortement. Elle claqua contre le mur alors qu'il portait son fusil à hauteur de ses yeux, mettant la jeune femme sidérée en joue.

— Pas un geste ! s'exclama-t-il.

Sabra Bond resta bouche bée face à l'homme armé qui occupait quasiment tout le cadre de la porte grande ouverte.

Il était immense, habillé en tenue de combattant, avec un pantalon de treillis, des chaussures montantes et une parka kaki à capuche. Elle, en face, ne portait rien d'autre qu'un shorty et une brassière de sport.

Si elle avait le moindre doute quant au fait que sa vie

était un véritable désastre, elle pouvait être rassurée. Et le pire était toujours possible.

Elle leva lentement les mains en l'air.

L'homme la fixait, la tenant toujours en joue.

— Je peux savoir ce que vous fabriquez dans mon chalet ? demanda-t-il.

— Je... Euh... Je regagnais Portland. J'étais chez mon père, je me suis garée à la ferme piscicole pour randonner dans le secteur, le long de la rivière. Lorsqu'il s'est mis à pleuvoir des trombes d'eau j'ai cherché un abri et je suis tombée sur...

— C'est bon, l'interrompit-il en levant la main vers la mezzanine. Il y a quelqu'un là-haut ? N'essayez pas de me mentir !

— Personne, répondit-elle alors qu'il armait son fusil. Personne, je vous le jure !

Elle avait du mal à respirer alors qu'il la maintenait ainsi en joue. Un instinct de survie étrange la poussa à essayer de se justifier.

— J'étais partie marcher pour réfléchir et je n'ai pas été très vigilante... J'avais parcouru des kilomètres lorsque la pluie s'est mise à tomber. C'était de pire en pire et ma veste n'était pas imperméable, et puis je suis tombée sur votre chalet, vous comprenez...

— Et vous avez décidé d'entrer.

Elle se sentait plus vulnérable que jamais.

— J'ai voulu attendre sous le porche que la pluie se calme, mais plus le temps passait et plus elle redoublait. J'étais transie de froid...

— Donc vous avez forcé l'entrée, accusa-t-il, un sourire aux lèvres.

Certes, il avait raison.

— J'ai forcé une fenêtre pour entrer, oui, reconnut-elle en soupirant.

Sans cesser de la viser, alors que l'eau de pluie continuait de dégouliner de sa parka, il avança d'un pas et

referma la porte derrière lui, puis pointa son sac à dos avec le canon de son fusil.

— Videz-le. Retournez-le et videz-le par terre.

Soucieuse de lui prouver qu'elle était totalement inoffensive, Sabra saisit son sac à dos, l'ouvrit et le retourna vivement. Une trousse à pharmacie, une bouteille vide, un chapeau et un sweat-shirt ainsi qu'un tube de crème solaire en tombèrent.

— Les autres poches aussi !

Elle ouvrit la pochette ventrale et en sortit son téléphone, du baume pour les lèvres, un peigne et des élastiques à cheveux.

— C'est tout, dit-elle en laissant tomber son sac vide. Tout ce que j'ai sur moi. J'étais simplement partie pour une randonnée d'une journée.

— Pas d'arme ? demanda-t-il en marchant vers l'escalier de la mezzanine.

Il voulait vérifier qu'il n'y avait vraiment personne à l'étage, réalisa-t-elle.

Finalement rassuré de la savoir seule, il la gardait pourtant en joue, comme s'il essayait de lire dans ses pensées au moyen du canon de son fusil.

Les mains en l'air, elle hocha la tête.

— Je suis seule. Je n'ai pas d'arme ni de couteau, ni rien de rien. Il n'y a que moi en sous-vêtements avec quelques habits détrempés. Je suis désolée d'être entrée par effraction dans votre chalet, c'était vraiment une très mauvaise idée... Pourquoi est-ce que vous ne me laisseriez pas me rhabiller et m'en aller ?

Il sembla l'étudier encore un moment, le regard suspicieux, puis il baissa enfin son arme.

— Je suis désolé, mais je préfère ne rien laisser au hasard, expliqua-t-il de mauvaise grâce.

— Merci, répondit-elle, soulagée de ne plus avoir ce canon noir braqué sur elle.

Il ouvrit son fusil pour en retirer les cartouches, qu'il

glissa dans sa poche, avant de placer l'arme sur les supports prévus à cet effet au-dessus de la porte d'entrée.

Elle profita de la seconde où il lui tournait le dos pour enfiler son sweat-shirt.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un qui peut venir vous chercher ? demanda-t-il alors qu'elle sortait ses cheveux humides de son col. Il faut un 4x4 pour arriver jusqu'ici et il faudra sans doute des pneus neige.

Elle le fixa, l'air sceptique.

— Vous croyez ?

— Il semblerait que ces trombes d'eau vont se changer en neige sans tarder, je vous laisse imaginer le résultat, ajouta-t-il.

*Une tempête de neige ? Il ne manquerait vraiment plus que cela...*

Il eut un petit rire moqueur.

— Généralement, on vérifie la météo avant de partir jouer les randonneuses en forêt, lança-t-il.

C'était le comble. D'abord, il la menaçait avec son fusil, et voilà qu'il se moquait d'elle ouvertement. Ce type commençait à lui taper sur les nerfs. Sabra avait grandi à une vingtaine de kilomètres d'ici et elle savait parfaitement qu'on ne pouvait compter sur les prévisions météo dans le secteur.

— J'ai pourtant vérifié ce matin avant de partir, ils annonçaient un risque possible de petites averses, pas des trombes d'eau.

— Nous sommes dans l'Oregon, le temps est très changeant.

Son ton condescendant n'attendait visiblement pas de réponse, aussi se tut-elle. Elle saisit son pantalon toujours aussi mouillé et l'enfila, regrettant de n'avoir pas abandonné ses projets de randonnée... L'idée de suivre le cours d'eau depuis la ferme piscicole lui avait semblé parfaite sur le moment, pour se changer les idées avant de regagner Portland où l'attendaient des décisions

difficiles. Il lui resterait à peine deux semaines pour se trouver un nouveau logement avant la fin de ses vacances et le retour au travail. Des vacances qui auraient dû être sa lune de miel...

— Vous n'avez pas répondu à ma question, grommela-t-il. Vous avez quelqu'un à appeler ?

— Voyons voir...

Sa mère était morte six ans plus tôt, son père était à trois heures de route pour les fêtes. Cinq jours auparavant, la veille de son mariage supposé, son ex-fiancé avait annulé leur mariage en invoquant des motifs auxquels elle préférait ne même pas repenser pour le moment. Elle ne se voyait pas appeler des amis de Portland pour leur demander de faire cent vingt kilomètres dans le blizzard la veille de Noël, afin de venir la chercher au beau milieu des bois dans un chalet reculé, en compagnie d'un ours mal léché et armé de surcroît...

— Non, je ne vois pas qui je pourrais appeler pour tout vous dire.

Il soupira bruyamment.

— Laissez-moi décharger mon sapin de la voiture et je vais vous raccompagner.

— Vous avez un sapin de Noël ?

C'était la meilleure !

— C'est la saison, si je ne m'abuse ? répliqua-t-il, les sourcils froncés.

Elle leva les mains.

— Oui, c'est juste que vous n'avez pas l'air d'être le genre de personne à fêter Noël.

— J'aime bien Noël, dit-il en plissant les yeux. Mais en solitaire, en effet.

— Compris. Et en tout cas merci de proposer de me ramener. Si vous pouviez me déposer à ma voiture, ce serait parfait. Et pour votre sapin, je vais vous aider.

— Restez ici, je n'ai pas besoin de votre aide.

— Très bien.

Elle enfila ses chaussettes et ses chaussures, ainsi que sa veste alors qu'il sortait de sous l'évier un pied pour fixer son sapin. Maintenant qu'elle n'était plus en joue et pétrifiée, elle nota qu'il marchait en boitant.

La jambe droite de son pantalon était déchirée et sous les lambeaux de tissu qui pendaient devant son genou, elle nota un bandage maculé de sang. Il était même ensanglanté, car il lui sembla que du sang rouge vif s'en échappait même tellement il était imprégné. Il devait avoir du sang plein la chaussure.

Il ouvrit la porte pour sortir et elle se leva.

— Est-ce que vous savez que vous saignez beaucoup ? dit-elle sans que cela le fasse réagir. Laissez-moi regarder avant de sortir.

Elle dut le rejoindre sur le seuil, car il ne s'arrêtait pas.

— Restez là, marmonna-t-il en remettant sa capuche avant de repartir sous la pluie battante. Je vais garer la jeep en bas des marches.

Elle obtempéra. Après tout, s'il ne voulait pas de son aide elle n'allait pas le forcer, même si elle trouvait stupide de rester là à le regarder claudiquer sous la pluie.

Elle serra les bras autour de sa poitrine en se demandant ce qu'il avait pu lui arriver. D'autant qu'à bien y penser, il n'avait pas l'air très en forme, il était rouge et transpirait malgré la fraîcheur ambiante et le fait qu'il était trempé. Elle n'aurait pas été surprise qu'il ait de la fièvre en plus d'être blessé.

Il avait descendu le chemin d'accès jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue au premier virage. Elle entendit un bruit de moteur et vit finalement apparaître une jeep kaki qui se gara au pied du chalet. Il en sortit et elle le rejoignit alors qu'il commençait à détacher le grand sapin amarré sur son toit.

Il n'objecta pas lorsqu'elle saisit la pointe de l'arbre.

— Je vais passer devant, déclara-t-il sobrement.

Elle n'en attendait pas moins de lui. De toute façon,

vu la taille du sapin, il n'aurait pas passé le pas de la porte dans l'autre sens.

Ils montèrent ensemble les quelques marches et entrèrent dans le chalet. Il plaça le tronc de son sapin sur le socle qu'il avait prévu et redressa l'arbre progressivement en le maintenant fermement. Elle s'accroupit pour resserrer les fixations au niveau du pied.

— C'est bon, vous pouvez lâcher, dit-elle.

Il la regarda d'en haut, son bras énorme enfoui dans la masse des branches de l'arbre afin d'agripper le tronc. Il avait l'air encore plus rouge et des gouttes de sueur avaient perlé tout autour de son front. Il haussa finalement les épaules et lâcha le sapin.

Il était magnifique : fourni et d'un vert profond qui tirait sur le bleu au niveau des extrémités. Sans oublier la parfaite symétrie qu'il offrait et qui donnait envie de placer aussitôt des guirlandes et des décorations sur ses grandes branches élancées. Et puis par-dessus tout, il y avait cette odeur. L'odeur de ses plus beaux souvenirs, des Noël passés, lorsque sa mère était encore de ce monde. Ruth Bond adorait Noël. Chaque année, leur ferme de Berry Bog était remplie des senteurs qui évoquaient cette période magique. Des odeurs de conifères, de menthe, de cannelle, de vanille...

— Pas mal, grommela-t-il.

Elle chassa les souvenirs qui affluaient. Cela ne faisait que l'attrister davantage, de toute façon.

— Il est magnifique.

Il lui adressa un nouveau regard noir.

— Bien, maintenant, récupérez vos affaires et allons-y, voulez-vous ?

Elle se leva et nota qu'il chancelait légèrement.

— Je ne sais pas ce que vous avez à la jambe, mais vous n'avez vraiment pas bonne mine. Vous feriez bien de vous asseoir un moment et me laisser regarder si je peux faire quelque chose pour vous.

— Je vais très bien.

— Arrêtez de délirer, votre état empire à vue d'œil, répondit-elle.

— Allons-y, déclara-t-il.

— Je refuse de monter dans cette jeep si vous prenez le volant dans cet état, déclara-t-elle les mains sur les hanches. J'ai grandi dans une ferme et ma mère était infirmière, je sais comment soigner les blessures. Laissez-moi regarder votre jambe.

— Je m'en occuperai plus tard, répliqua-t-il en tanguant légèrement comme un arbre dans la brise.

— Vous tenez à peine debout et vous êtes rouge et en nage. Vous avez sûrement de la fièvre.

— Je ne vous ai pas demandé votre avis.

— C'est dangereux...

— Je vais bien.

— Non.

— Prenez vos affaires, c'est tout ce que je vous demande.

— Non, répéta-t-elle en retirant sa veste pour l'accrocher à la porte. Je ne quitte pas ce chalet tant que nous n'avons pas soigné votre jambe.

Le silence se fit, ils se jaugeaient du regard. Il fronça les sourcils et chancela légèrement encore une fois. Elle ne dit rien, attendant que ce grand gaillard revienne enfin à la raison.

— Très bien, concéda-t-il en haussant les épaules avant de retirer sa parka à son tour. Mais lorsque je vais retirer le bandage, ça risque de ne pas être joli à voir. Il va nous falloir des serviettes. J'en ai une pile dans la salle de bains en haut du placard.

Il claudiqua jusqu'au canapé recouvert d'une couverture aux motifs navajos et s'assit en se tenant la jambe.

Elle se rendit dans la salle de bains et revint avec les serviettes.

— J'ai aussi une trousse de premiers secours en bas

du placard à droite, dit-il en ajustant les serviettes de bain sous sa jambe.

— J'ai la mienne, dit-elle en pointant sa trousse restée sur le sol.

— J'ai vu, dit-il en finissant de déchirer sa jambe de pantalon, révélant sa jambe musclée, entièrement maculée de sang. Mais la mienne est plus grosse.

Elle se retint de rire en repartant vers la salle de bains.

— Oui, j'aurais dû m'en douter ! lança-t-elle.

Son kit de premiers secours était vraiment très complet. Il ne manquait qu'une table d'opération...

Il noua deux pans de son pantalon au-dessus de son genou et allongea la jambe tandis qu'elle sortait le nécessaire.

Elle le regarda dénouer ses chaussures montantes. Des gouttes de sueur tombaient de son front sur sa jambe.

— Laissez ça, dit-elle en s'agenouillant devant lui, je vais le faire.

— C'est bon, je m'en sors, répondit-il en retirant la chaussure dans un grognement.

Du sang coula sur les serviettes étalées sur le sol. Sa chaussette était détrempée.

— Joli pansement de fortune, dit-elle en indiquant son bandage.

Il haussa une épaule.

— Je n'avais pas mieux sous la main que mon T-shirt, dit-il. Je n'avais pas prévu de me blesser, figurez-vous. Est-ce que le tissu a collé à la plaie ?

— Non, je ne pense pas. La blessure saigne encore trop pour cela, dit-elle en défaisant le nœud qui maintenait le bandage.

Une fois la jambe découverte, elle constata l'ampleur de la plaie. La blessure formait un croissant d'une ving-

taine de centimètres et elle était profonde. Cela saignait encore légèrement.

— Laissez-moi regarder, dit-elle en plaçant précautionneusement la main sur son genou.

Il la laissa faire tandis qu'elle appliquait une légère pression pour guider la peau.

— Des pansements n'y suffiront pas, expliqua-t-elle, ils ne tiendront pas. Et un bandage non plus. Il vous faut des points de suture pour stopper le saignement et refermer la plaie complètement.

Il soupira et lui adressa ce qui ressemblait le plus à un sourire depuis leur rencontre.

— Je m'en doutais un peu. Vous savez faire ça ? demanda-t-il dans un haussement d'épaules.

— Absolument.

— Vous savez vraiment réaliser des sutures ? demanda-t-il, suspicieux.

— Oui, j'ai suturé de nombreuses plaies à la ferme, d'abord sur les animaux, jusqu'au jour où mon père a reçu un mauvais coup de corne un jour où ma mère était absente. C'est moi qui l'ai recousu.

Il la scruta attentivement pendant cinq bonnes secondes avant de lui tendre la main.

— Matthias Bravo.

Elle saisit sa main et la serra en retour.

— Sabra Bond.

**CHRISTINE RIMMER**

## Un chalet pour deux

Sabra sent son cœur battre à tout rompre. Un inconnu vient de pénétrer dans le chalet où elle a trouvé refuge pendant la tempête de neige qui sévit, et la tient en joue. Blessé, l'homme se montre menaçant, alors qu'elle porte pour seule protection ses sous-vêtements... pendant que ses habits sèchent au coin du feu. Cet homme, qui fait palpiter son cœur plus que de raison, pourrait-il vraiment mettre sa vie en danger ?

**JESSICA LEMMON**

## Une carte à abattre

Zach Ferguson, le milliardaire qui l'a engagée pour redorer son image publique, exige qu'elle l'épouse. Sans lui demander son avis. Sans éprouver aucun sentiment pour elle. Penelope sent une colère sourde la gagner. Lui annoncer qu'elle porte son enfant était une terrible erreur. Mais il est désormais trop tard pour faire demi-tour...

 **HARLEQUIN**  
www.harlequin.fr

ROMANS INÉDITS - 7,60 €

1<sup>er</sup> octobre 2019



2019.10.10.9148.2  
CANADA : 12,99 \$